

Bougie

Revue Parcours

L'agonie de notre modernité, la perte de l'espoir d'une émancipation de l'humanité vers une vie meilleure – affectent profondément notre image du corps. Le corps, travaillé par une solitude qui le morcelle, semble se replier sur lui-même, pour devenir le maillon d'une chaîne, dans l'enfermement cyclique des générations, quand la vie tourne indéfiniment sur elle-même. Même la science semble arrêtée, lorsqu'elle s'emploie à cartographier une vie qu'elle ne peut changer.

Dans les dessins de Louis-Pierre Bougie, il y a – à première vue – des repentirs : tel bras sera raccourci ou rallongé, la tête sera disposée autrement, ... sans que l'artiste se donne vraiment la peine d'effacer les versions précédentes. Comme si le personnage dessiné pouvait lui-même hésiter, retirer sa main, l'avancer de nouveau, ... – trouver mille façons de verrouiller sa tête dans son corps et d'abandonner son corps à l'apesanteur la plus grise. Dans la superposition du dessin et de ses repentirs, nous croyons percevoir un mouvement. Ou bien est-ce ce mouvement qui superpose les velléités d'un dessin qui ne saurait s'arrêter avant la perfection? La vie est l'imperfection d'un monde immobile, la vie a commencé lorsqu'au coeur de ce monde s'est fait sentir une hésitation.

« Le propre de l'artiste est de choisir et le choisir est commandé par le nombre des possibles. Tout ce qui laisse place à l'incertitude appelle un artiste, quoiqu'il ne l'obtienne pas toujours¹. » À ce propos de Valéry je rajouterais qu'aujourd'hui, faute de reconnaître l'incertitude de leur époque, les

¹. Paul Valéry, Œuvres, vol. 1, Gallimard, coll. Pléiade, 1960, p. 1248.

gens ne reconnaissent pas l'artiste que celle-ci leur a obtenu. C'est ainsi que quelque part dans le monde une personne trace un trait, événement isolé, – les traits s'ajoutent, se croisent lorsque la main qui revient toujours au papier semble suivre une spirale qui se resserre sans pour autant dessiner une spirale, tandis que le dessin lui-même, dans un mouvement qui va en s'élargissant, parvient petit à petit à englober le monde. Soit à produire, en un endroit de celui-ci, quelque chose qui a été rendu possible par ce monde-là et porte le poinçon de la forme du monde. Le dessin acquiert ce pouvoir englobant, lorsqu'il va à la limite des possibles sans jamais la déborder dans un jeu d'allégories.

Quelle est, pour chacun de nous, la part de l'invention dans notre vie, dans notre corps? Nous devons jouer notre rôle et laisser la place à d'autres? Quel écart pourrait rompre cette répétition : il y a des dessins de Louis-Pierre Bougie où un flux d'éblouissement, comme un bouillonnement d'écume, semble vouloir submerger tous les corps, remplir d'un champ magnétique à haute tension le vide qui les sépare. Il y a des dessins où le corps s'embrase et flamboie dès qu'on le saisit, – rappelant ces mythologies où les mortels, embusqués par les dieux – en dernier recours – se métamorphosent en buisson ardent, en pierre ou en ruisseau, pour leur échapper. Dans la parade des êtres dont nous répétons toutes les figures, dans les formes végétales comme dans les formes animales, à quel appel du divin nous refusons-nous, quel chaos saura nous engouffrer? Sans nos masques, nous sommes les langues de feu d'un soleil tumultueux. La mort n'est que le point d'attache de toutes les énigmes qui, depuis les confins du monde, viennent nous assaillir.

Nous avons besoin de croire que le silence en nous peut rester intouché, malgré la rumeur qui nous entoure, malgré les fracas d'une vie, afin que nous puissions – dans ce silence – glisser sans heurts dans la mort. C'est un tel silence

que voulait retrouver Rancé, dont Chateaubriand dira : « **Un silence si long, si entier, est devant vous comme une barrière insupportable.** » Nous avons aussi besoin de croire que la vie n'est jamais complètement gâchée, malgré le manque d'amour et de liberté. Même lorsqu'un enfant doit marcher pied nu sur la terre gelée pour fuir le génocide?

Une journée d'hiver, je remarquai au mur de l'atelier de Louis-Pierre Bougie une série de cinq petites gravures au contours découpés qui m'ont semblé autant de poinçons du silence, autant d'ombres au mur de la crypte. Les noirs offrent des découpes impitoyables, des appliqués de papier de chine dans l'impression taille douce réchauffent à peine ces vies suspendues dans l'éternité comme dans une lueur d'ambre. Ces images sont devenues dans les jours qui ont suivis autant de moments de complicité avec le poète Trakl, au prise avec la folie, comme anéanti par une « **obscurité de pierre** »; – ou encore avec Genie, la petite fille de Temple City, qui était depuis toujours restée attachée sur une chaise haute, derrière une porte close.

Ces images, ainsi que l'évocation philosophique, en quelques mots, d'une recherche de l'existence, sont venus constituer Les derniers outrages du ciel, un livre d'artiste in folio, sur Velin d'Arches format Jésus. La présentation typographique et l'impression du texte sont de Pierre Guillaume, en son atelier de Montréal. Les gravures couleur à la taille douce et à l'eau-forte ont été imprimées par François Beaudequin, sur les presses à bras de l'Atelier Tazé à Paris. Les derniers outrages du ciel, achevé d'imprimer en novembre 1992, vient constituer un nouveau fragment de notre mémoire. En effet, et je prends occasion de la présentation de ce livre pour restituer une phrase qui s'est échappée du texte final, « **Il y a une grande ombre qui nous arc-boute contre la lumière trop crue : c'est notre mémoire. Sinon nous sommes ravagés par la clarté de cendre du moindre détail.** »

Michaël La Chance